V. *Renvoi aux synonymes.*

Nous avons projeté de joindre à notre lexique les noms désignant les parties des plantes qui soulèvent tant de problèmes irritants : *semen*, tantôt « graine » et tantôt « fruit », *uua* « grappe » ou « chaton » [du peuplier], *nucleus* « gousse » [d'ail], « pépin » [de raisin], « noyau » [de datte], « pigne » [de pin], et qui n'ont bien souvent pas de dénomination spéciale : *stamen*, *apex* ou *capillus* pour les étamines. Nous y ajouterons aussi ceux qui désignent un ensemble de plantes : *fruges*, *legumina*, *aculeatae* [*herbae*], *cartilagines* (genre qui comprend concombres, courges, carottes, raves et navets), etc.

Quelles limites imposer à ce travail? Je crois qu'il faudrait descendre jusqu'aux glossaires, dont certains, spéciaux, n'ont pas été utilisés par les rédacteurs du *Thesaurus ;* ainsi le lexique de botanique du *Parisinus Graecus 2419,* qui donne de nombreux équivalents latins. Il ne serait pas nécessaire de donner toutes les références, mais seulement celles des textes présentant une description de la plante, expliquant son utilisation.

J. André.

---

## III

## « DE GLORIA »

par Marcel Durry
Professeur à la Sorbonne

Sommaire. — *A Rome, les spiritualistes voyaient dans la gloire un moyen de s'élever jusqu'à la divinité ; les matérialistes, la seule survie qu'ils pussent espérer. Le christianisme enlèvera la gloire aux hommes pour la réserver à Dieu.*

Au cours d'une communication que l'on m'avait demandée pour la séance de la Société des Études Latines qui s'est tenue à Dijon le 13 mai 1951 (cf. ci-dessus, p. 65), j'ai rappelé que les études sur les notions abstraites (sémantique, mœurs, morale) présentent un intérêt trop souvent méconnu, encore qu'elles connaissent depuis quelque temps un regain de vogue, comme le prouvent plusieurs publications et divers projets tant à l'étranger qu'en France, et j'ai exposé quelques vues touchant le sentiment de la gloire chez les Romains.

Dans l'épopée homérique, le goût de la gloire est un sentiment guerrier et aristocratique (dissertation de M. F. Greindl), fort simple en

somme, mais que la spéculation philosophique ne tarde pas à compliquer.

Cette gloire, qui paraît à rechercher (*appetenda*), n'est-elle pas tout ensemble à mépriser (*contemnenda*)? A mépriser, parce qu'elle est périssable, sans compter qu'elle peut conduire au crime, conduire Érostrate à brûler le temple d'Éphèse. A rechercher, parce qu'elle est éternelle et prolonge la vie au delà de la mort ; mais là encore une distinction : on recherchera la gloire parce que l'on croit l'âme immortelle et que celle-ci la savourera encore après qu'elle se sera séparée de la pourriture du corps ; ou bien on recherchera la gloire, parce que l'on est persuadé de l'anéantissement total, définitif et inconscient de l'être et que l'on pense donc que la seule survie à espérer est de *uolitare per ora uirum*.

Dès que Rome s'éveille à la littérature, elle subit l'influence grecque. Mais elle a déjà une longue histoire, durant laquelle chaque génération a souhaité surpasser la *gloria maiorum*, gloire d'abord familiale, célébrée vraisemblablement dans les *carmina conuiualia*, certainement sur les *tituli* et dans les *laudationes*. Du faisceau de ces gloires gentilices se forme la puissance conquérante et la gloire de la *res publica*.

On sait que Cicéron, auteur d'un *de Gloria* perdu, a fait la synthèse de la tradition romaine et des hésitations de la pensée grecque (thèse de A. D. Leeman). J'ajoute qu'il fait mine de mépriser la gloire chaque fois qu'il a des éclipses politiques (époques de l'exil, de la dictature de César) pour la magnifier, au contraire, chaque fois que la fortune lui a permis de « remonter sur sa bête » (après l'exil, lettre à Lucceius ; après les Ides de Mars, les *Philippiques*) ; ne faut-il pas, d'autre part, supposer que la gloire, condamnée par le stoïcisme primitif, mais « dédouanée » par le moyen-stoïcisme de Panaetius et de Posidonius, est recherchée par ceux qui se réclament plus ou moins de cette doctrine, alors qu'elle est rejetée par les épicuriens ; le couple Cicéron-Atticus serait fondé aussi sur cette antithèse.

Si Virgile et Tite-Live ont chanté d'admirable façon la gloire de Rome, ils n'apportent guère d'éléments pour une discussion du concept, discussion qui reprend, au contraire, avec Sénèque et ses lettres 79 et surtout 102 ; aux yeux des stoïciens (*quod nostris placet*), la gloire est un bien, mais à la condition de la conquérir involontairement et qu'elle ne soit décernée que *post mortem*. Pline le Jeune, à une époque où il n'y avait plus de gloire pour les *priuati*, a su ne retenir que la gloire littéraire (brochure de G. Suster, reprise par A.-M. Guillemin).

Le dossier archéologique est mince : une inscription de Cirta (*C. I. L.* VIII, 6949, *Gloriae Aug. sacr.*) ; une monnaie qui n'apparaît qu'en 279 après J.-C., avec la légende : GLORIA ROMANORVM (Cohen, VI, 279) ; une tête de *Gloria* (?) casquée comme *emblema* dans un plat conservé

au British Museum ; rares documents et tardifs, qui prouvent combien cette abstraction était demeurée laïque, alors que *Honos* avait un temple au pied du Caelius depuis 208 avant J.-C.

Un livre récent a mis en lumière que la primauté prise en France au temps de la Fronde par la gloire est devenue non pas une mode, mais une règle de vie (Guez de Balzac, Chapelain), au-dessus de l'autorité divine et de l'autorité humaine, au-dessus du bien et du mal ; c'est le ressort de la tragédie de Corneille. Y a-t-il eu un moment semblable dans la pensée latine? Avec Salluste peut-être, si l'on pense à ses préfaces (travaux de P. Perrochat et de M. Rambaud). Aux forts, il promet dès ses premiers mots la puissance par la *uirtus* et l'immortalité par la gloire (certains estimeront que Salluste donnait le pas à la *uirtus*). Et que cette gloire soit aussi pour Salluste au-dessus du bien et du mal, on le voit dans le fait que ses deux monographies sont consacrées à Catilina et à Jugurtha, à deux criminels aux yeux de Rome (crime intérieur et crime extérieur), criminels pour lesquels il ne cache pas une sorte d'admiration.

De plus compétents traiteront de la littérature chrétienne. Remarquons, toutefois, que, dès lors, tout change : la gloire va être enlevée aux hommes pour être réservée à Dieu, *gloria in excelsis Deo* (Aug., *C. D.*, V, 12-20).

Ainsi la lente évolution de ce concept mène de la gloire païenne à la gloire chrétienne, de la gloire humaine à la gloire divine. Les païens, eux, s'ils étaient spiritualistes, pensaient que la gloire leur permettrait de s'élever jusqu'à la divinité (*sic itur ad astra*) ; s'ils étaient matérialistes, ils trouvaient en elle un but et une consolation terrestres et la seule survie qu'ils pussent concevoir.

M. DURRY.

---

## IV

## AU DOSSIER DU MOT CARRÉ « SATOR »

PAR A. DAIN
Directeur d'études à l'École des Hautes-Études

SOMMAIRE. — *Texte en caractères grecs du rébus SATOR dans un manuscrit juridique du XV^e siècle.*

Le mot carré SATOR n'a pas fini d'exercer la sagacité des latinistes et des autres philologues. Le petit texte, rédigé en grec, que je verse au